

Viva Africa !

Des nuits de la jeunesse bamakoïse dans le Mali des années 1960 au cinéma nollywoodien, Arles expose une Afrique pop et décalée.

Par [Valérie Marin la Meslée](#)

Publié le 08/07/2016



« Nous deux avec guitare », Malick Sidibé, 1968. © Malick Sidibé

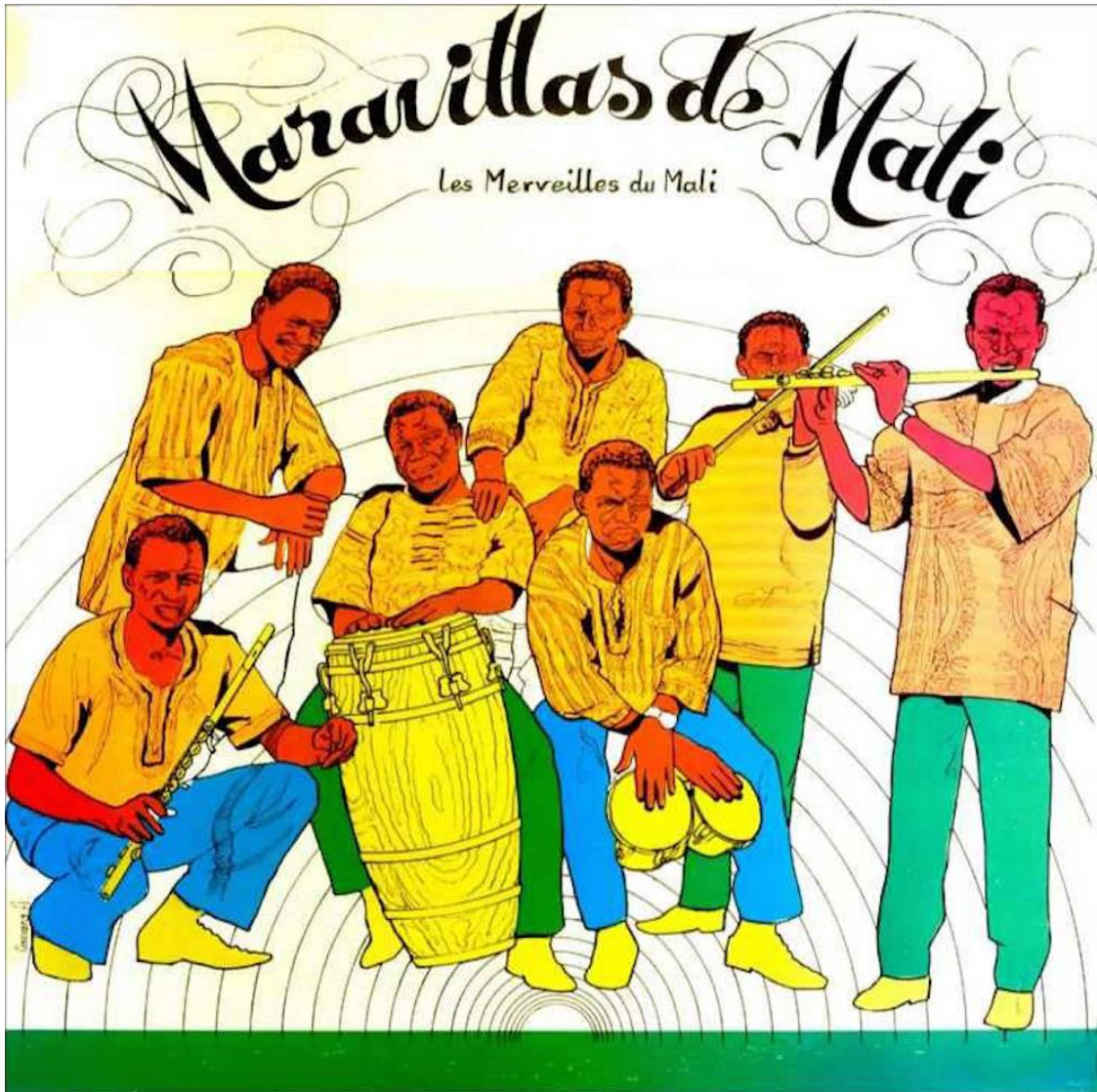
Biennale africaine de la photographie à Bamako, festivals au Nigeria (LagosPhoto), en Éthiopie (Addis Foto Fest), les photographes africains s'épanouissent de plus en plus depuis leur continent d'origine et s'imposent chaque année davantage sur la scène culturelle internationale. Arles 2016 en témoigne, sous la bannière « Africa Pop ! », et jusque dans la sélection de son prix Découverte. Dès 1994, Bamako, la pionnière, révélait aussi bien le portraitiste Seydou Keïta – exposé cette année au Grand Palais – que son cadet Malick Sidibé, disparu le 14 avril. Le mémorialiste des nuits de la capitale malienne est d'ailleurs présent à Arles dans l'exposition « Swinging Bamako », bruissante de ces années 1960, alors que Malick venait d'ouvrir son studio au cœur du quartier de Bagadadji.



« Les amoureuses de disques », Malick Sidibé, 1966. © Malick Sidibé

Tube "afro-cubain" et guerre froide

L'indépendance donne des ailes au pays, la jeunesse danse au rythme de sons venus d'un peu partout. C'est Bamako, capitale de la musique. Avant de devenir le photographe de studio dont le décor à damier a fait la marque de fabrique, Malick Sidibé fut cet incontournable reporter des nuits festives et des jours de baignades au fleuve Niger. Les chansons du groupe les Maravillas de Mali font partie de la légende : le Mali construit son avenir socialiste en se rapprochant de Cuba où, de 1964 à 1971, dix jeunes Maliens bénéficient d'une formation musicale. De retour au pays, l'orchestre né de ces rencontres afrocubaines est sapé par la dictature en place depuis 1968, qui refuse les titres en espagnol. Fin de l'histoire. Qui est devenue culte et a inspiré au producteur Richard Minier (l'un des trois commissaires) cette exposition sur fond de géopolitique.



Maravillas de Mali, pochette de disque. © Malick Sidibé

Nollywood pixélisé

Africa Pop ? Direction Lagos : la photo est l'art populaire par excellence pour Azu Nwagbogu, qui fonde en 2010 LagosPhoto. Ce festival a notamment permis aux photographes, privés de Bamako pour cause de guerre au Mali, de rester en contact et d'exposer. Convié cette année à Arles, le commissaire y rend hommage à une culture de masse en son pays, l'industrie du cinéma, connue sous le nom de « Nollywood ». Derrière Bollywood (pour l'Inde) et devant Hollywood (d'où les deux dernières tirent leur nom), depuis 1992, le Nigeria produit – vite et plutôt de mauvaise qualité – plus d'un millier de films par an... Jusqu'à ce qu'une nouvelle génération de réalisateurs s'emploie à relever le niveau professionnel. Quelle est l'influence de cette imagerie de comédies excessivement dramatiques, glamours et provocantes sur les photographes ? L'exposition « Tear my bra » (« Déchire mon soutien-gorge ! »), en clin d'œil aux titres aguicheurs des films nollywoodiens, montre une tendance forte du paysage africain : l'affirmation des valeurs propres du continent par ses artistes. « Le jeune Iké Udé a rassemblé tout ce qui fait le cinéma nigérian sur une photo inspirée du tableau de Raphael *L'école d'Athènes* », explique Azu Nwagbogu.



"Blow-Up", Antoine Tempé, 2013, série "The (re-) Miixing Hollywood." L'affiche du chef d'oeuvre d'Antonioni revisitée par le photographe de Dakar. © Antoine Tempé

Hollywood à la sauce africaine

Dans son travail de portraitiste, le Français Antoine Tempé valorise depuis longtemps la scène culturelle africaine, tandis qu'Omar Victor Diop revisite la photo africaine de studio, ou prend les habits des héros méconnus de l'histoire du continent. En duo, ces deux photographes vivant à Dakar ont « remixé » Hollywood avec un casting africain. Les scènes de « Blow-Up » ou de « Matrix » ont ainsi orné les murs des hôtels Onomo (la chaîne hôtelière qui monte) de Dakar et d'Abidjan. Le cinéma sert encore de langage universel au Nigérian Uche Okpa Iroha, qui introduit un personnage noir dans « Le Parrain » (un peu à l'image du plasticien Yinka Shonibare qui s'invite, costumé en redingote de wax, dans l'histoire de la peinture occidentale). Sa série « The Plantation Boy » a obtenu le dernier grand prix de la Biennale de Bamako.



"A Room for a Favour", Uche Okpa-Iroha, tiré de la série "The Plantation Boy." Exposition "Tear My Bra." © Uche Okpa-Iroha

Regards féminins

En 2007, c'est Aida Muluneh qui était distinguée aux Rencontres maliennes. Tout en poursuivant une carrière internationale, la photographe a fondé, en 2010 dans la capitale éthiopienne, Addis Foto Fest, le premier festival de photo international d'Afrique de l'Est. Nouvelle venue au jury du prix Découverte, elle y présente le travail de Nader Adem et celui de Sarah Waiswa, révélée lors du marché de l'art contemporain africain de Kampala (en Ouganda), d'où la jeune photographe est originaire. « Je tâche de promouvoir les talents éthiopiens, mais pas seulement, et il m'importe de soutenir les femmes photographes. »

http://afrique.lepoint.fr/culture/viva-africa-08-07-2016-2053141_2256.php